

« Ce sont des Français à qui on a retiré la nationalité »

Nice-Matin

Marraine de Mahras (Mémoire et avenir des harkis, des rapatriés d'Algérie et leurs sympathisants), l'historienne **Fatima Besnaci-Lancou** sera présente au forum des associations samedi après-midi.

Doctorat en histoire contemporaine, spécialiste de la guerre d'Algérie et ses suites, chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur, Fatima Besnaci-Lancou est également depuis peu marraine de la jeune association mentonnaise Mahras (Mémoire et avenir des harkis, des rapatriés d'Algérie et leurs sympathisants). Elle sera présente samedi après-midi au forum des associations.

Pourquoi avez-vous accepté de devenir marraine de Mahras ?

En général je ne m'engage pas facilement à porter une association, mais la présidente – Habiba Paillac – m'a donné envie. Elle a un ton juste, une soif de connaissance, et presque une démarche d'historienne. C'est par ailleurs une association à l'écoute, qui cherche à approcher l'Histoire et la mémoire avec des informations fiables. J'aurai la chance de rencontrer les autres membres samedi.

Quel ouvrage dédicacerez-vous à cette occasion ?

Je viendrai avec mon dernier livre, consacré aux militaires français qui ont sauvé des harkis en 1962. J'ai un exemplaire en tant qu'auteur mais il n'est malheureusement pas encore imprimé pour le public. Je dédicacerai donc un livre sur le camp de Rivesaltes. Il s'agit du camp emblématique des familles de harkis, puisque la

moitié passée par la voie militaire en 62-63 est arrivée par là. Ma propre famille a transité par ce camp.

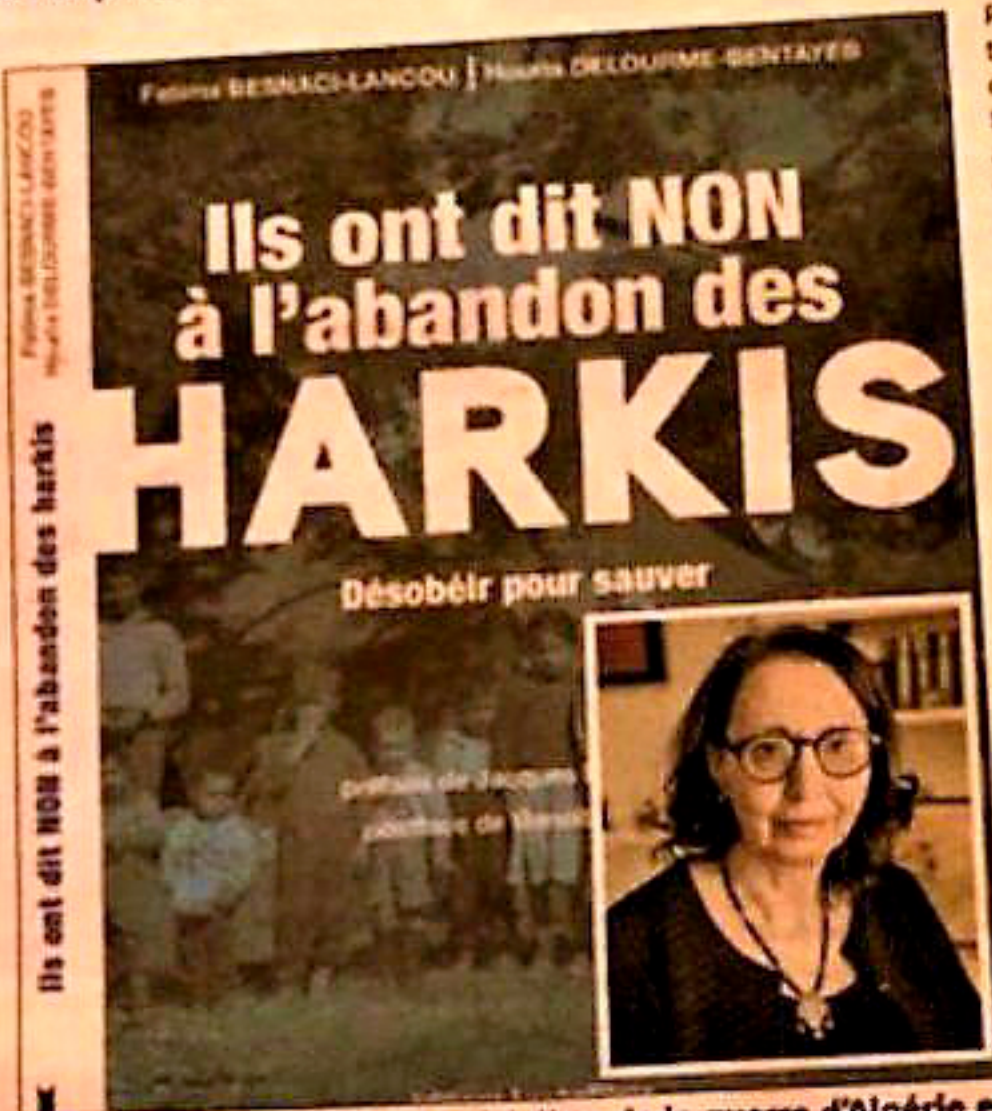
Quel souvenir en avez-vous ?

En résumé : j'aurais bien aimé ne pas y être passée... C'était douloureux, dur au quotidien. C'était un camp, avec des fils barbelés.

Vous êtes membre du conseil scientifique du Mémorial. En quoi cela consiste-t-il ?

À réfléchir aux objectifs du mémorial, à son contenu, aux orientations. J'étais au conseil avant même l'ouverture ; j'ai participé au contenu de la partie concernant la guerre d'Algérie en tant qu'historienne. Cela suppose aussi de questionner le passé et le présent, de mener des réflexions sur l'actualité : c'est quoi un réfugié, qu'est-ce qui nous amènerait à humaniser notre monde.

En l'occurrence, les harkis n'étaient pas des réfugiés comme on l'entend aujourd'hui, mais des Français à qui on a retiré la nationalité. Sans quoi ils auraient été considérés comme des rapatriés. Paris en a fait des étrangers du jour au lendemain et ils ne rentraient pas dans certains dispositifs – logements réquisitionnés pour les rapatriés d'origine européenne, travail... – alors qu'on les a fait servir dans l'armée française.



Fatima Besnaci-Lancou est spécialiste de la guerre d'Algérie et de ses suites. (Photos DR)

Avez-vous travaillé sur le cas de Breil ?

Pas spécifiquement, mais j'ai une idée des hameaux de forestage de la région parce que j'ai un travail en cours sur Mouans-Sartoux. Dans ce cadre-là, j'ai dépouillé les archives, et retrouvé des réunions communes où on parlait aussi

bien de Mouans-Sartoux que de Breil. En 62-63, le service des rapatriés a cherché des lieux d'accueil des familles, là où on pouvait construire des hameaux pour les faire travailler à l'Office national des forêts.

Comment choisissait-on ces hameaux de forestage ?

Pour sortir des camps de transit tels que Rivesaltes il fallait deux choses : un logement et du travail. Ces camps appartenait au Ministère des armées, qui voulait qu'ils se vident le plus vite possible. Certaines familles sont allées dans des zones industrielles : Lyon, Rouen, Roubaix... Mais les camps ne se vidèrent pas assez vite et l'idée a germé de les faire travailler dans des zones forestières – dans le Sud, où les forêts souffraient de manque de reboisement et de bras pour la travailler. Le lieutenant Yvan Durand a été nommé responsable du projet par Paris. Il a prospecté dans le sud pour trouver des villes et villages qui voulaient bien de ces familles. Breil et Mouans-Sartoux ont accepté. Tandis que l'ONF, lui, s'engageait à trouver du travail. Il y a des endroits où cela s'est très bien passé, d'autres beaucoup moins. Ce n'était jamais gagné.

Que représente pour vous le 25 septembre, la Journée nationale d'hommage aux harkis ?

C'est bien que cette journée existe. Elle est l'occasion de parler d'histoire, de tenter de la faire connaître. De reconforter les personnes qui ont été durement frappées par elle, aussi. Pour elles, c'est comme un enfant abandonné qui traîne toute sa vie des séquelles...

PROPOS RECUEILLIS PAR ALICE ROUSSELOT